

Baignade à sec

C'était un dimanche. Comme tous les dimanches, été comme hiver, j'allais aux Bains.

FANNY BRIAND

Nous étions déjà en juillet, l'été était bien entamé. Ce dimanche, l'atmosphère était lourde, comme le plafond. Il faisait chaud, trop chaud. Une chape dense de nuages jaunes pesait sur la ville. Certainement encore un coup du Sahara qui semblait vouloir s'installer définitivement dans nos contrées. L'air, épais et poussiéreux, rechignait à oxygéner mon corps, je me sentais lourde. Vivement flotter, me soustraire à la chaleur et à la pesanteur!

En chemin, la tête penchée pour ne pas me cogner à la stratosphère, j'observais un spectacle de désolation. Il avait fait si chaud dernièrement que toute l'eau du lac s'était évaporée; pfuit, envolée! Restaient quelques flaques visqueuses, parsemées çà et là. Une ambiance plus qu'électrique régnait, des voix s'élevaient, des corps gesticulaient et s'entrechoquaient dans une hystérie générale; les gens se battaient, en bikinis et caleçons de bain, pour avoir accès à une gouille où déposer une pointe d'orteil. L'illusion d'un brin de fraîcheur dans cet enfer. J'avais lu dans le journal de la veille qu'un caïman, récemment importé d'Amérique centrale par un particulier en tant qu'animal domestique (cette espèce s'était révélée particulièrement bien adaptée aux conditions climatiques), avait pris la poudre d'escampette. Il était activement recherché par les autorités qui le soupçonnaient d'avoir trouvé refuge dans la rade bourbeuse. Aucunement inquiétée, la population continuait pourtant à affluer de toute part comme des hordes d'animaux sauvages.

J'arrive aux Bains. À l'entrée, on m'annonce que des travaux ont été entrepris pour s'adapter aux modifications du climat. Pour pallier le manque d'eau, les gérants ont construit différents bassins qui, disent-ils, reproduisent la sensation de baignade. Je m'avance, sur un panneau devant la buvette, je lis: «fondue glacée, 5.-».

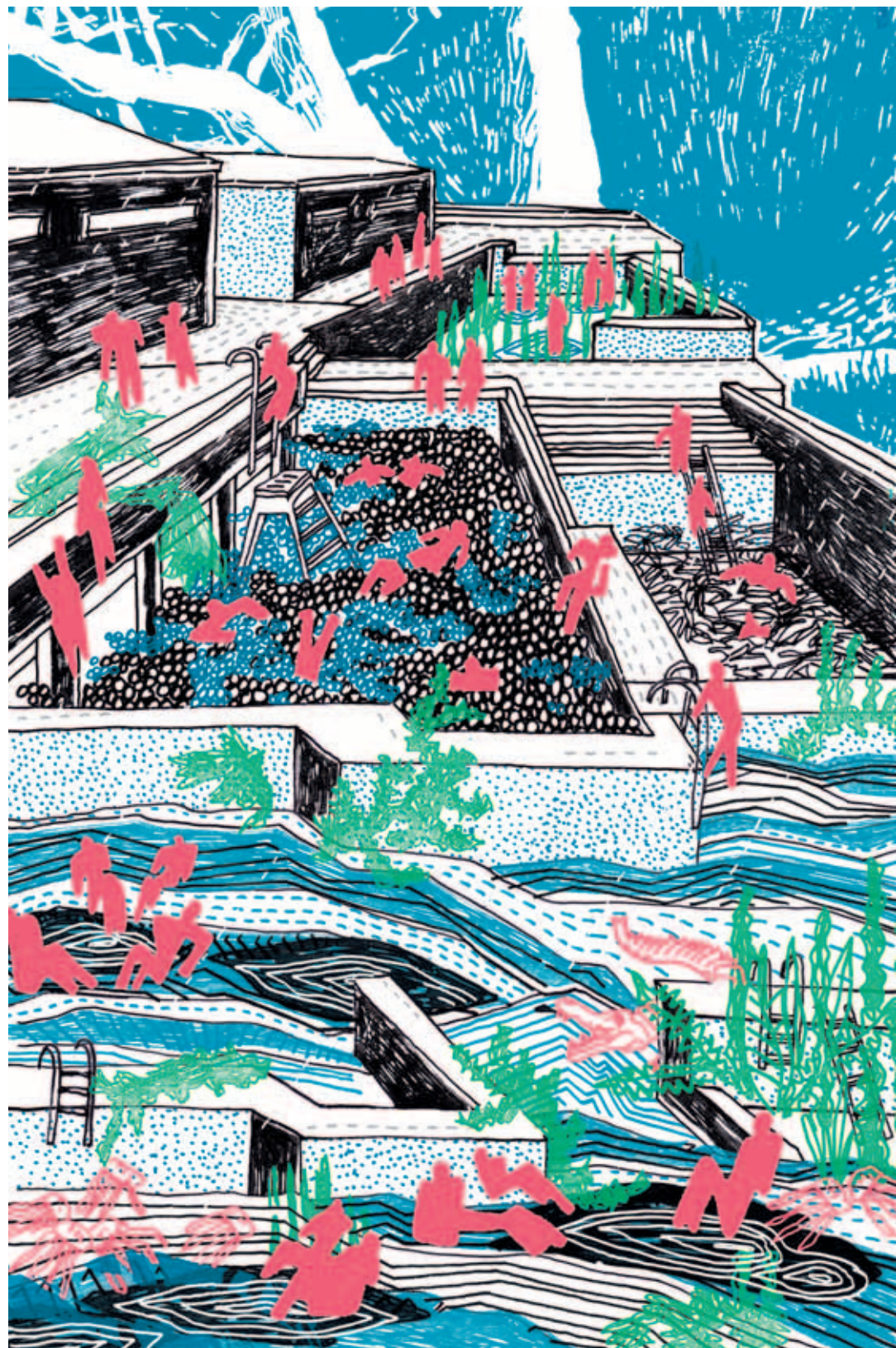
Le premier bassin est rempli d'yeux de bœuf, de tous ceux que la sécheresse a affamés. Quelques yeux de poissons ont été

ajoutés pour remplir les anfractuosités. Une brève brèche dans le plafond céleste m'offre un spectacle radieux: les rayons du soleil se reflètent sur ces surfaces vitrées, des milliers de micro arcs-en-ciel répandent leur spectre lumineux en une danse joyeuse. Je plonge avec délectation. La densité est parfaite; les yeux me soutiennent légèrement tout en me permettant un vaste espace de déploiement. Je flotte agréablement avec la sensation d'être portée, soutenue, délestée des kilos superflus. J'effectue quelques mouvements de brasse sans aucune entrave. Quelques yeux éclatent à mon passage et laissent s'écouler un liquide onctueux qui enveloppe bientôt mon corps tout entier. C'est tellement délicieux que je voudrais croquer dans chacune de ces billes irisées pour qu'elles libèrent leur substance magique. Je me fonds littéralement dans le moment.

Le deuxième bassin propose un soin thérapeutique pour apaiser les épidermes tannés par le soleil largement trop brûlant. Pour retrouver une hauteur d'eau suffisante, le fond a été creusé sur quelques dizaines de centimètres, la suite s'est faite naturellement; avec une eau à plus de 25°C, des polypes se sont rapidement transformés en mini-méduses qui, par leur substance gélatineuse, réparent les lésions cutanées. L'effet est bluffant, je me roule dans cette masse à la consistance indescriptible. Immédiatement, ma peau retrouve toute sa souplesse et son élasticité. Je pense à tous ceux qui sont à la recherche d'un rare filet d'eau, alors que rien ne vaut, désormais, un bon bain de méduses. Mon esprit divague, je rêve, je m'évade.

Soudain, je me réveille en sursaut. J'ai dû m'assoupir, encouragée par l'ambiance cafeutree des vacances d'été. Étalée sur la grève, la tête un peu sonnée, confuse, je reprends mes esprits; ai-je fait un mauvais rêve? Les yeux encore embués, je tourne la tête à la recherche du monde pour me raccrocher à la réalité. Soulagée, je vois de l'eau, je vois le lac, et là, à ma droite, un caïman qui me regarde d'un air narquois.

DESSIN BRICE GOYARD



Amour rivière

ANIS KAISER



Photographie Eden Levi Am

Tu glisses comme une raie dans l'obscurité de mon lac souterrain
Et rien ne se fige à ton passage.

À travers les algues, des rayons de soleil percent mon monde, la surface est loin, là-haut.
Parfois, j'aimerais que mon thorax se remplisse de cette eau froide et sucrée,
que mes doigts deviennent fous, que ma peau se transforme en un épiderme lisse et élastique,
qu'elle se constelle de palpeurs.
Que je puisse juste me dissoudre, ici, au fond de l'eau.

Je sais que je n'existe pas, et pourtant tu glisses autour de moi comme une raie
Je sens tes surfaces rauques, la pesanteur de nos mots.

Tu m'as dit que l'union de ces branches, dans cette forêt, représentait une porte
Et que les racines de ces arbres s'enlaçaient dans le sol d'un cimetière.

J' imagine que derrière ces branches se trouve un îlot
et là, ancré dans l'intersection de nos chantiers respectifs
Une maison.

Comme une anémone de mer
Elle flotte doucement dans le vent
Son corps mou, musclé, est orné de couleurs vives.

Tu m'as dit que l'union de ces branches, dans cette forêt, représentait une porte
Et que les racines de ces arbres s'enlaçaient dans le sol d'un cimetière.

J' imagine que sur cet îlot de quelques galets
nos pieds enfoncés dans le sol gelé
on rassemble nos fragments, on respire
et on bâtit.